

Nous avons affaire, dans l'évangile de ce dimanche de l'Épiphanie, au contraste le plus saisissant qui se puisse imaginer. D'un côté le roi despote et cruel qu'est Hérode, de l'autre l'Enfant-Dieu. Hérode, celui que les historiens désignent comme l'exemple typique du roi fantoche, établi roi par l'occupant romain, et qui, comme tous les traîtres profitant des largesses et des privilèges que leur procure leur soumission aux puissances de ce monde, semble vouloir assurer par tous les moyens sa position et l'autorité totalement artificielle qu'elle incarne – autorité tissée de violence, mélange baroque de servilité à l'Empire et de cruauté vis-à-vis du peuple. Les aléas de l'Histoire l'ont placé sur un trône en carton, mais un trône qu'il ne songe plus qu'à conserver jalousement contre tous ceux qui pourraient l'en faire descendre – aidé en cela, probablement, par tous les bataillons de courtisans, de profiteurs et de petits fonctionnaires que les époques troublées ne manquent jamais de drainer avec elles. Hérode est un homme pathétique, un psychopathe vivant dans la peur de déplaire à ses donneurs d'ordre et dans la paranoïa, dans le mensonge permanent et la duplicité... Comment s'étonner qu'une telle obscène canaille, ayant entendu parler de Celui que d'aucuns appellent déjà le « roi des Juifs », ait désiré savoir où devait naître ce dernier ? Hérode veut trouver l'enfant, non pas bien sûr pour se prosterner devant lui, mais bien pour mettre la main sur lui et le mettre à mort. Comment cet Olybrius infâme, à genoux devant les Caesar qu'il sert et dont il ne craint pas le mépris pourvu que celui-ci se transforme en or sonnante et trébuchant, pourrait-il s'agenouiller devant la pauvreté de l'Enfant-Dieu ?

Précisément : face à cette figure caricaturale du roi fantoche (mais le propre de tous les rois fantoches n'est-il pas qu'ils deviennent toujours leur propre caricature ?), l'enfant Jésus. Face à la caricature de celui qui ne vit que par et pour le mensonge, en une espèce, au fond, de théâtre permanent, la figure vivante de la Vérité – la figure de Celui qui, dès son berceau en effet, est connu sous le titre de « roi des Juifs » - qualification, lourde de malentendu, qui ne le quittera jamais, au point d'être un jour clouée avec lui sur le bois sanglant de la Croix. Face à la figure grotesque de l'abjection, celle de la droiture et de l'innocence ; face à la figure d'un homme ne vivant que dans le calcul et l'égoïsme le plus brutal, celle d'un Roi étrange qui plus tard enseignera les foules sur le bonheur qu'il y a à donner plutôt qu'à recevoir, sur la joie que procure la recherche inlassable de la volonté de Dieu et le service du prochain ; face à celui qui ne songe qu'à prendre, celui qui ne vient en ce monde que pour donner, et qui donnera effectivement tout, jusqu'à sa propre vie. Certes : avec Hérode d'un côté et Jésus de l'autre, ce sont bien, au fond, deux modèles de vie parfaitement opposés l'un à l'autre que nous sommes appelés à contempler, et entre lesquels, à l'instar des mages, il nous faut choisir.

Que devons-nous adorer, en cette vie ? Devant quoi – ou devant qui – nous faut-il plier le genou ? Devant des caricatures de noblesse et de royauté, qui ne trompent que ceux (et ils sont nombreux) qui ne vivent que dans la fascination puérile du « clinquant » et des apparences – ou devant la Royauté véritable, royauté d'un Royaume qui n'est pas de ce monde, et que l'on pressent dans l'art de cultiver une certaine pureté du cœur ? Devant les minuscules Jupiter d'ici-bas, ne songeant qu'à eux-mêmes et à leur pouvoir, tout pénétrés d'eux-mêmes lorsqu'ils parlent pour ne rien dire, petits chefs entourés des serviteurs serviles d'une classe parasitaire, vivant sur la bête et comme des bêtes – ou devant l'humble puissance du Fils de Dieu, ce Fils de Dieu qui ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais qui s'est anéanti, prenant la condition de serviteur ? Que devons-nous chercher ? Les honneurs terrestres, qu'on accroche en effigie sur les premières vestes venues, pourvu qu'elles sachent bien se retourner quand il le faut ? Les petits pouvoirs temporels et les biens matériels qui vont avec ? L'Apôtre Paul nous le dira : tous ces biens sont périssables, ce qui vient de la corruption est voué à la corruption. Il nous faut « faire usage des biens de ce monde comme n'en usant pas vraiment », car il n'est qu'au Ciel que l'on peut espérer s'amasser un trésor – ce Ciel, patrie des âmes justes et des cœurs purs, que craignent ou ignorent tous les Hérode de ce monde.

Ce que je rappelle ici pourra sembler banal ou excessif. Et pourtant : qu'il nous suffise de constater combien notre Siècle, régi plus que jamais par la fascination, en effet, à l'endroit des « richesses » visibles et des luttes, parfois inexpiables, pour s'en emparer – qu'il nous suffise de constater combien notre Siècle, donc, présente trop souvent et à bien des égards des aspects pour tout dire inhumains ! Les richesses matérielles, il faut le rappeler sans cesse, sont de bons esclaves mais deviennent immanquablement de très mauvais maîtres par l'entremise de ceux qui ne servent qu'elles. L'obnubilation pour les seules richesses matérielles, qui s'accomplit toujours au préjudice des richesses spirituelles, ne peut que conduire, personnellement et collectivement, à la barbarie. Les instincts prédateurs sont hostiles à la vie, et l'histoire des hommes et de leurs empires bégaye de nous le rappeler sans cesse. On ne fait jamais la guerre au nom de belles valeurs ou de belles idées, il résiderait là une contradiction dans les termes – mais toujours, dissimulé derrière ces « valeurs » et de ces « idées », afin de conquérir de l' « espace vital », afin de s'emparer des richesses qu'il recèle. Plus de la moitié des riches terres agricoles de l'Ukraine est aujourd'hui entre les mains de l'investisseur américain *BlackRock*. Et s'il est peut-être vrai que « le nationalisme c'est la guerre », comme l'affirma un jour sentencieusement un président célèbre, il l'est sans doute plus encore de remarquer cette vérité aussi vieille que le monde, aussi vieille qu'Hérode : les *empires*, c'est la guerre.

Aussi ne nous y trompons pas : ce tableau des mages s'agenouillant devant la pauvreté du Fils de Dieu et non pas devant les richesses pourries d'Hérode, ce tableau n'est pas qu'une image pittoresque de plus, ou une bondieuserie de plus. Ce tableau est certainement, pour nous, hommes du XXI^e siècle, d'une brûlante actualité. Oui, telle est la question : devant quoi, ou devant qui, plions-nous le genou ? Devant Mammon, ou devant Dieu ? A quels « narratifs » accordons-nous notre crédit ? Réside-t-il encore en nous quelque chose qui ne s'achètera jamais, qui demeure encore réfractaire à tous les slogans colportés par tous les Jupiter et tous les Hérode, à savoir l'amour de la vérité, préalable nécessaire, à moins qu'elle ne se confonde purement et simplement avec elle, à la vérité de l'amour ? Certes telle est la question – telle est toujours la même question, qui à vrai dire ne devrait jamais cesser de nous habiter, pour ne pas dire de nous hanter. C'est bien cette question qui anima les prophètes de l'ancien temps. C'est cette question que le Christ, signe de contradiction fiché au cœur de ce monde, posa et pose encore à chacun de manière indépassable, et que la Croix rappelle à quiconque entend la regarder en face et non pas bâiller à ses pieds. C'est cette question que les saints, toujours martyrs de la vérité, marchant à la suite de leur Maître et les yeux fixés sur lui, ne cessent pas, par leur vie même, de poser à tous ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre – et une télé à éteindre. Nietzsche dira que « c'en est fait de la vie », c'en est fait d'une certaine insouciance et d'une certaine « innocence du devenir », partout où « la croix du Christ est plantée ». D'un certain point de vue le philosophe allemand, par ailleurs grand pourfendeur de l'empire bismarckien, avait parfaitement raison... quoiqu'il faudrait plutôt dire : c'en est fait d'un certain confort mental, d'un certain conformisme douillet des postures et des idées, d'une certaine manière d'ôter à l'existence tout élément d'exigence, mais aussi toute profondeur inquiétante et aux moindres de nos actes toute gravité, partout où la Croix est plantée. Car pour celui qui a entr'aperçu une fois le don de Dieu, et qui ce faisant en a aussi mesuré toutes les exigences, en effet, notamment dans l'ordre de la paix et de la nécessité absolue d'être « artisan de paix » là où prospèrent et pérorent les va-t-en-guerre – plus rien désormais, plus aucune de ses moindres actions et de ses moindres pensées, ne pourra être envisagé en dehors de la perspective de la Croix, perspective à la fois redoutable et sublime car en contradiction avec l'esprit du monde et de ses Hérode, de leurs royaumes et de leurs empires.

Certes : il faut choisir.